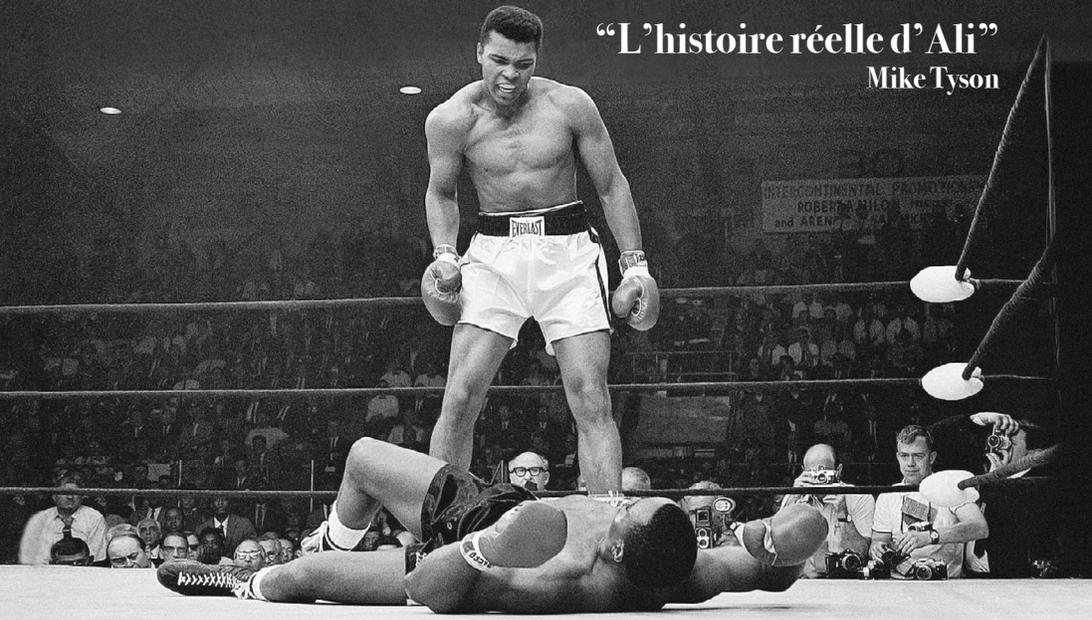


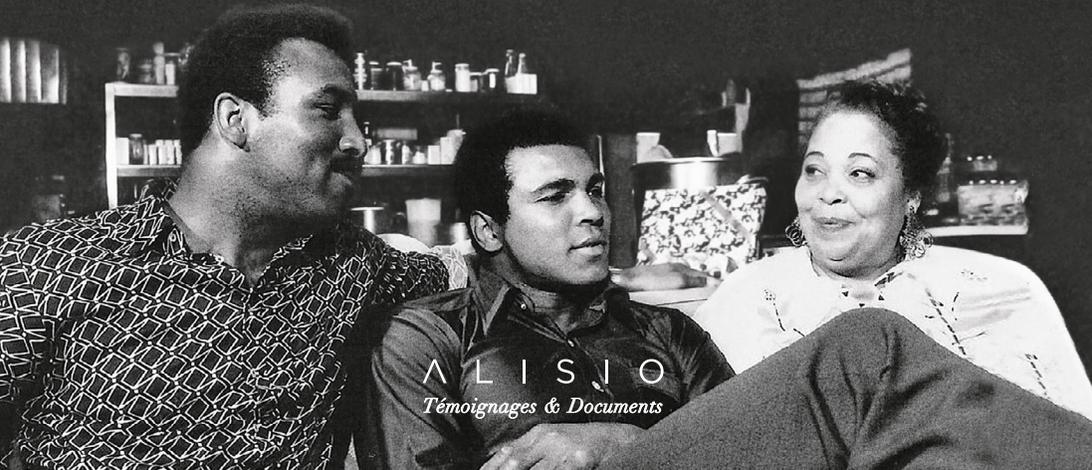
“L’histoire réelle d’Ali”
Mike Tyson



RAHAMAN ALI
avec la collaboration de Fiaz Rafiq

MOHAMED ALI, *mon frère*

Avant-propos de Jim Brown,
légende de la NFL



ALISIO
Témoignages & Documents

MOHAMED ALI, *mon frère*

**Le plus grand boxeur de tous les temps
raconté comme jamais auparavant**

Fin octobre 1954, Louisville, Kentucky.

Cassius Clay Junior a 12 ans quand il entre pour la première fois dans le gymnase de Joe Martin avec son petit frère et entend le bruit sourd des poings gantés qui frappent les sacs de sable. Dans ce sous-sol où boxeurs noirs et blancs s'entraînent côte à côte, les deux frères apprennent à donner des coups et à les esquiver. À cette époque, Cassius nourrit déjà l'ambition de devenir le plus grand boxeur de l'histoire.

C'est sous le nom de Mohamed Ali qu'il deviendra vingt-quatre ans plus tard le premier triple champion du monde poids lourds. Aujourd'hui, au-delà de ses performances sportives extraordinaires, c'est l'icône culturelle et ses engagements politiques qui restent en mémoire.

Dans une biographie événement, Rahaman Ali raconte son frère et meilleur ami. À travers le portrait nuancé et complexe du fils, du frère, du père, du sportif et de l'activiste qu'il a été, on assiste à la transformation d'un homme en légende.

Ancien boxeur poids lourd américain, **Rahaman Ali** est le frère de Mohamed Ali. Après 8 ans de carrière professionnelle, il prend sa retraite en 1972. Avec *Mohamed Ali, mon frère*, il signe la biographie plus intime et personnelle du boxeur à ce jour.

ISBN 978-2-37935-124-2



24,00 euros
Prix TTC France

ALISIO
Témoignages & Documents

Rayon : Biographies, Sports

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ?

C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Titre original : *My brother, Muhammad Ali*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jessica Shapiro

© Text copyright Rahaman Ali with Fiaz Rafiq, 2019.

Première publication par John Blake Publishing,
tous droits réservés.

Tous les efforts nécessaires ont été faits pour retrouver les titulaires de droits d'auteur du matériel reproduit dans ce livre, mais si certains d'entre eux ont été oubliés, les éditeurs seraient heureux d'en avoir connaissance.

Suivi éditorial : Emmanuelle Pavan

Relecture-correction : Agnès Duhamel

Maquette : Sébastienne Ocampo

Design de couverture : Célia Cousty

Photos de couverture : © Bettmann/Getty Images ; Rahaman Ali

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-124-2

RAHAMAN ALI
avec la collaboration de Fiaz Rafiq

Avant-propos de Jim Brown,
légende de la NFL

MOHAMED ALI,
mon frère

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jessica Shapiro

Λ L I S I O
Témoignages & Documents

*Je dédie ce livre à mon frère bien-aimé, Mohamed Ali.
Il était mon meilleur ami et je suis fier d'avoir grandi à ses côtés.
J'ai eu l'immense chance de partager sa vie.
J'en suis éternellement reconnaissant.*

AVANT-PROPOS

Mohamed Ali était intrépide, impertinent, courageux. Il tordit le cou à quantité d'idées reçues et provoqua nombre de controverses. Figure internationale et grand boxeur, il se battait contre la discrimination et l'égalité des droits. Nous avons en commun d'être des Américains qui exprimions ouvertement nos idées sur nos droits.

Mohamed et moi fûmes très proches. Nous nous amusions beaucoup, tous les deux – il était toujours à plaisanter. « Viens, on va faire un tour dans le quartier », me dit-il un jour. Un peu perplexe, je demandai : « Faire un tour dans le quartier ? Où ça ? Qu'est-ce qu'on va faire ? » À quoi il répondit : « On va juste parler aux habitants. Et les laisser nous parler. » Nous faisons souvent ce genre de sortie. Avec Ali, les gens se sentaient bien. Combien de célébrités de son calibre auraient l'idée de se balader au milieu des gens ordinaires pour discuter avec eux ? me demandais-je. Ce qu'il faisait avait un impact.

Nous étions tous les deux d'accord sur le fait que l'argent n'est pas un dieu et que la dignité humaine est très importante. L'intégrité est une chose capitale.

En tant qu'être humain, si l'on se comporte d'une certaine façon, on peut affronter n'importe quel mal. Mohamed sut utiliser la lumière des projecteurs comme personne d'autre dans l'Histoire.

Je connais Rahaman depuis plus de cinquante-cinq ans. Personne à mon sens n'était plus proche de Mohamed que son propre frère. Je suis ravi qu'il ait écrit cette biographie complète sur Mohamed Ali, qui fut bien plus que le sportif le plus fascinant des temps modernes. C'était un amoureux du genre humain, un guerrier dans la lutte contre la discrimination, un champion poids lourd qui transcendait non seulement la boxe, mais toutes les disciplines sportives. Il était plus important que le sport. La vie de Mohamed Ali a sa place dans l'Histoire. Je peux affirmer avec certitude que son héritage lui survivra longtemps... avec un peu de chance, éternellement.

Jim Brown
Légende de la NFL

SOMMAIRE

Avant-propos	7
Préface	11
Fraternité	15
L'aube d'un rêve	37
Un frère en mission	59
Mohamed & Malcolm	81
Guerre & condamnation	89
Des moments difficiles	101
Le grand retour	121
Défier Ali	145
Les aventures en extérieur	161
Double calamité au camp de Deer Lake	185
La fête à la maison	209
Meurtre, mafia & micmac	221
La goutte d'eau	233
Face à Big George	245
Trilogie	265
« Je combattrai n'importe qui » : l'erreur des MMA	277

Réunir les Beatles	291
Hollywood	303
L'Union soviétique	319
Tourner la page	331
Impairs en affaires	351
Rencontres hors du commun	357
Le gong final	371
Les grandes vacances	383
Stallone	397
Du beurre dans les épinards	405
Destin : de la maladie au divorce	415
Une nouvelle voix	435
L'Irak	443
De nouveau papa	451
Le don de donner	469
Le combat d'une fille & la chute d'un ami	481
La route du paradis : une vie qui valait la peine d'être vécue	493
À la recherche d'un monde meilleur	507
Épilogue	519
Remerciements	523

PRÉFACE

Pour moi, mon frère n'a jamais été qu'un simple boxeur.

Mohamed Ali était, sans le moindre doute, le sportif le plus aimé au monde et sans doute l'un des êtres humains les plus adorés. Au sommet de sa gloire, il était connu sur chaque continent. En tant qu'athlète, il transcendait son sport et en tant qu'homme, il personnifiait nos meilleurs instincts. Beaucoup le voient comme le poids lourd agile qui esquiva les coups de massue de Sonny Liston, ou comme le boxeur, plus âgé et plus sage que son adversaire, qui laissa George Foreman s'épuiser en le frappant au corps. Mais je m'aperçus dès le début que la boxe ne lui servait que de plateforme, il était « l' élu » qui permettrait de rassembler les hommes, grâce à l'amour, à la paix, au respect.

Nul autre que moi – et nos parents, bien sûr – ne partagea un lien plus étroit avec Mohamed. Presque toujours à ses côtés, je voyais aussi bien ses qualités que ses défauts : le farceur invétéré comme le frère aîné jaloux, le militant franc du collier comme le paisible père de famille en privé. Nous avons grandi

vécu et voyagé ensemble, nous nous sommes entraînés ensemble, avons fréquenté des vedettes, côtoyé des présidents et même partagé l’affiche de programmes de boxe.

Mais sa vie ne se résumait pas qu’au noble art ou à ses prouesses sur le ring. Malgré son diagnostic de la maladie de Parkinson, il ne perdit pas sa joie de vivre. Il continua à s’exprimer sur la religion et la condition humaine, à se consacrer aux bonnes œuvres et à venir en aide à autrui. Sa mort, en juin 2016, provoqua un déluge d’émotion et de louanges presque sans précédent. On a plus écrit sur Mohamed que sur n’importe qui d’autre : surtout en bien, malgré les nombreuses controverses et les tentatives qui visaient à ternir son héritage. Pourtant, jusqu’à présent, la seule voix qui ne s’était pas fait entendre appartenait à celui qui le connaissait mieux que quiconque – moi.

L’histoire de mon frère a été racontée des milliers de fois dans les livres, les magazines, les documentaires, mais nombre de ces récits ne se concentrent que sur la légende, pas sur l’homme. Je tiens donc à offrir un point de vue original, à brosser le portrait à la fois de la personnalité connue de presque tous et de l’être humain que je fus seul à connaître – l’homme qui, comme tout un chacun, luttait contre la colère, la peur et la tentation, mais s’efforçait de rendre le monde chaque jour un peu meilleur. Il avait ses défauts, comme n’importe quel autre être humain. « Si tu demandes à un homme de cinquante ans s’il aurait fait les choses différemment quand il avait vingt

ans, il te répondra oui, me dit-il un jour. Sinon, c'est qu'il a gâché trente ans de sa vie. » Mohamed, lui, ne gâcha pas une seule minute de la sienne – il mit même à profit ces années volées par le gouvernement à sa carrière de boxeur pour devenir un orateur charismatique qui finirait par inspirer une nouvelle génération.

Enfant, mon frère déclarait : « Je vais devenir l'homme le plus célèbre du monde entier. » Nous savions tous deux qu'il y parviendrait. Je me souviens des mots qu'il me confia alors qu'il était à l'apogée de sa gloire : « Frangin, tu ne trouves pas que c'est formidable de voir nos rêves se réaliser – d'avoir atteint tous les objectifs que nous nous étions fixés quand nous étions petits ? » J'ai tant de choses à dévoiler au monde sur Mohamed Ali – ce livre est ma façon de le faire.

FRATERNITÉ

Le jour de sa naissance, mon frère faillit tuer notre mère.

Sa tête de nouveau-né était énorme, trop grosse pour sortir naturellement lors de l'accouchement. Les médecins de l'hôpital général de Louisville, dans le Kentucky, tentèrent par tous les moyens de le mettre au monde en vie, pourtant il s'en fallut de peu que leurs efforts soient vains. Ils finirent par utiliser les forceps, Mohamed naquit donc avec la tête déformée. Heureusement, notre grand-mère maternelle était là pour rassurer maman et lui apporter son aide. Elle lui expliqua qu'elle allait s'occuper de son bébé, elle s'assit avec mon frère et lui massa doucement la tête d'un côté à l'autre. Je ne saurais dire si la jolie forme que prit son crâne par la suite était en partie due à cela, toujours est-il que ces forceps laissèrent sur la joue droite de mon frère une marque qu'il garderait jusqu'à la fin de sa vie. Néanmoins, comme notre mère le répétait souvent, on voyait bien dès sa naissance que mon frère serait très beau – avec ces traits fins sur lesquels les coups de poing sembleraient glisser, et ce visage qui déclencherait des milliers de

reportages – celui que le monde entier ou presque connaîtrait un jour. Ma mère l’aima dès l’instant où elle posa les yeux sur lui pour la première fois.

Tous ne furent pas aussi vite marqués par son visage. Peu après l’accouchement, les infirmières posèrent un autre bébé sur le lit de notre mère qui, encore troublée par toute cette épreuve, ne s’aperçut de leur erreur qu’après avoir lu le nom du nourrisson sur son bracelet de naissance. Malgré la panique qu’elle devait ressentir, celle-ci, de nature si douce, avait sûrement à peine élevé la voix pour dire : « Dites, ce n’est pas mon bébé. » Elle savait affronter ce genre de vicissitude en silence – en cela et en bien d’autres choses, elle était l’opposé de notre père. On lui apporta enfin mon frère, et des années plus tard, elle nous raconta que tous les nouveau-nés de la maternité étaient si calmes qu’on aurait été bien en peine d’entendre l’un d’entre eux pleurer – sauf bien sûr mon frère, qui lui ne s’arrêtait pas. Lui qui était déjà le plus bruyant de tous les bébés moins de vingt-quatre heures après sa venue au monde, démarrait comme une fusée, réveillant évidemment les autres, qui se mettaient bientôt à hurler eux aussi. Seul mon frère pouvait déclencher un tel vacarme dans la maternité. À peine né, Mohamed était déjà bruyant.

Voilà près de cinquante-cinq ans que j’appelle mon grand frère « Mohamed », mais à sa naissance, nos parents le nommèrent en l’honneur de notre père, Cassius Clay Marcellus Senior. Il naquit le 17 janvier 1942, et moi, dix-huit mois plus tard. Notre père, qui

appréciait particulièrement la star hollywoodienne Rudolph Valentino, décida de m'appeler Rudolph Arnett Clay. Mais pour mon frère, j'étais toujours Rudy. Quant à lui, toute la famille et moi-même l'appelions Gee – « Gee-gee » étant son tout premier mot, celui qu'il utilisait pour indiquer qu'il voulait qu'on le nourrisse, qu'on change sa couche ou tout simplement qu'on le câline. Je pris le nom de Rahaman en 1964, l'année où il adopta celui de Mohamed, pourtant les membres de notre famille continuèrent à l'appeler Gee – aujourd'hui encore, d'ailleurs. Notre père était surnommé Cash et notre mère Bird, parce qu'elle éclatait d'un magnifique rire musical lorsque papa chantait pour elle, la taquinait ou lui racontait des blagues.

Notre mère était née le 12 février 1917 sous le nom d'Odessa Lee Grady. Son père, John Grady, était métis – le fils d'une femme noire et d'un Irlandais blanc. Celui-ci avait quitté la petite ville irlandaise d'Ennis pour les États-Unis en 1877. Après la traversée longue et difficile de l'Atlantique, il avait rencontré une ancienne esclave et l'avait épousée. Quant à notre mère, aussi belle intérieurement qu'extérieurement, elle était d'un naturel très doux. Elle avait le teint très clair, on la prenait souvent pour une Blanche, même à l'époque, quand la couleur de la peau était un facteur qui dictait la plupart des aléas de toute une vie.

Par-dessus tout, notre mère ne montrait jamais ni colère ni contrariété. Toujours joyeuse, il émanait d'elle une sorte de pétillement qui faisait d'elle une personne très affable. Elle s'efforçait de traiter les

autres avec dignité, et nous transmit, à Mohamed et moi, ces valeurs dès que nous sûmes parler. On nous apprit la bonté, les bonnes manières et le respect des aînés, quels qu'ils soient. Sans l'ombre d'un doute, Mohamed hérita de la nature gentille et généreuse de ma mère.

Maman était aussi très à cheval sur la propreté. Nous portions des tenues toujours soignées et élégantes, mais sa maniaquerie s'étendait également à son environnement. Chez nous, elle s'assurait que nous participions aux tâches ménagères – chaque jour avant de quitter la maison, nous devons avoir fait notre lit et ramassé tous les vêtements sales pour les mettre dans le panier à linge. Une propreté générale était attendue de tous les membres de la famille. Il n'y avait aucun favoritisme. Je peux affirmer en toute honnêteté que maman nous aimait autant l'un que l'autre et n'avait pas de préféré.

Notre père était à bien des égards le contraire de notre mère. Artiste talentueux qui peignait des panneaux d'affichage dans la ville de Louisville et sa périphérie, il nous raconta un jour que lorsqu'il avait commencé à peindre au début des années 1950, il n'y avait qu'un seul autre Noir qui exerçait ce métier à Louisville. Papa ne peignit au départ que dans les quartiers noirs, mais au fil du temps et grâce au bouche-à-oreille, ses services furent de plus en plus fortement sollicités par les communautés blanches, malgré la ségrégation qui régnait encore. Il avait même

peint les tableaux de Jésus qui ornaient de nombreuses églises de Louisville. Son nom était ainsi affiché dans toute la ville.

Mohamed et moi étions ses plus grands fans, ses peintures nous coupaient le souffle. Nous regardions la magie opérer quand il était à l'œuvre et son talent artistique m'épatait tellement que je voulais suivre ses traces, une fois adulte. Il m'insuffla l'envie d'apprendre à peindre, bien que je ne pense pas avoir jamais tout à fait atteint son niveau.

« Tu devrais devenir avocat ou médecin », disait-il à mon frère, mais au bout du compte, bien sûr, Mohamed ferait valoir bien d'autres talents tout au long de sa carrière. Hormis son penchant artistique, papa était un acteur-né et aimait chanter et danser. Il avait le brio d'un show-man et imitait les stars de l'époque, s'entraînant à chanter tranquillement chez nous, après le travail. Il était aussi connu pour son sens du style flamboyant. Ce bel homme à la peau sombre et à la mise soignée enfilait des chaussures fraîchement cirées, un pantalon serré et une chemise propre puis sortait dans les boîtes de jazz, où il dansait jusqu'au petit matin. Il avait l'habitude de parler très vite, comme s'il était pressé de s'exprimer. « Cassius, parle moins vite. Je comprends à peine ce que tu dis », le tançait maman, qui ne se rendait sans doute pas compte que pour mon frère, entendre notre père débiter des mots à mille à l'heure et ensuite copier cette façon de s'exprimer lui servirait tout au long de sa carrière. Mohamed et moi pensions que notre père

aurait pu travailler dans le showbiz, mais il nous expliqua que les barrières raciales l'empêchaient de réussir, de telles opportunités n'existant tout simplement pas pour les Noirs à cette époque.

Malheureusement, papa acquit aussi une réputation de buveur et de coureur de jupons. C'était un play-boy, et maman dut endurer ses frasques pendant une grande partie de sa vie. Mohamed ne supportait pas de voir nos parents se disputer. Il se cachait sous le lit ou sous une couverture. Il me serrait contre lui avec tendresse, comme pour me protéger. Malgré tout, nos parents s'aimaient, même si leurs personnalités étaient aux antipodes l'une de l'autre. Contrairement à notre mère, notre père était très strict, pas comme ces pères qui se montraient très affectueux. Pire encore, il se disputait souvent avec notre mère quand il avait trop bu, et il lui arrivait de lever la main sur elle. Dans l'ensemble, malgré ces pénibles dérapages, c'était un homme qui s'efforçait de bien traiter les gens, et qui en temps normal était très sympathique. Mais ces incidents nous marquèrent et je crois que c'est pour cette raison que Mohamed et moi cherchâmes à mieux nous comporter envers les femmes.

L'une des choses que nos parents avaient en commun était la religion. Chrétiens fervents, ils suivaient scrupuleusement les préceptes de la Bible. Je me souviens que tous les dimanches matin, sans faute, maman nous mettait nos plus beaux habits pour aller à l'église entendre le révérend Wilson prêcher l'Évangile. Si elle nous comblait d'amour et de tendresse à la maison,

elle n'était pas du genre à exprimer ouvertement ses sentiments, comme le faisaient certains autres fidèles, qui hurlaient et s'époumonaient tout au long du service religieux. En public, elle était calme et silencieuse, un comportement qui déteignit très peu sur ses deux fils.

Enfant, Mohamed ne tenait pas en place. On pourrait dire que quelque chose le démangeait, il avait constamment besoin de rester actif. Dès qu'il le pouvait, il cherchait à parler et ouvrait même la bouche sans raison particulière. Tout en se gavant de nourriture, il disait à notre mère : « J'en veux encore. » À cinq ans, il jouait avec les gamins du quartier, debout sur une estrade tel un politicien s'adressant à la foule – tandis que je le suivais à la trace, aussi vite que me le permettaient mes jambes d'enfant de trois ans. Notre mère savait déjà que mon frère ne se contenterait pas de se tenir à l'écart, il demeurerait le centre de l'attention, celui qu'on écoutait. Il parlait fort, il était fier et sûr de lui. J'en vins à le considérer comme un leader-né, quelqu'un que je suivrais quoi qu'il fasse ou presque.

Fort heureusement pour deux petits garçons si décidés à s'amuser, nous n'avions pas trop l'occasion de nous attirer de sérieux ennuis. Nous vécûmes dans un quartier difficile du sud de Louisville jusqu'à mes deux ans environ, avant d'emménager pour une courte période avec nos grands-parents à l'ouest de la ville puis de déménager de nouveau quatre rues plus loin en 1947, au 3302 Grand Avenue. Mohamed Ali y ayant

passé son enfance, cette maison est désormais célèbre. Il existait des endroits pires encore dans le West End, si bien qu'en comparaison, Grand Avenue, pourtant défavorisée, était considérée comme un quartier chic. À l'est de la ville, Smoke Town était vraiment très mal famé, mais aucun des quartiers noirs de Louisville ne rivalisait avec les ghettos des plus grandes villes, où les Afro-Américains se voyaient cantonnés à certains secteurs, où la population était souvent quatre fois plus dense que dans les quartiers blancs et où les opportunités professionnelles restaient limitées. Dans notre quartier majoritairement noir, il y avait cependant quelques avocats et médecins, et même quelques familles blanches.

J'aimerais tout de même tordre le cou à un mythe qui persiste curieusement depuis des décennies : celui selon lequel mon frère et moi appartenions à la classe moyenne. Nous n'étions peut-être pas les plus pauvres du voisinage – d'autres l'étaient bien davantage –, mais une grande partie de notre enfance à Louisville se passa dans la semi-pauvreté. C'est véridique, je le sais, pour l'avoir vécu. L'argent ne tombait jamais du ciel. Nous n'avions pas les moyens d'avoir une voiture, ou alors lorsque cela arrivait, elle n'avait jamais moins de dix ans. Acheter des pneus neufs était prohibitif pour papa. Notre maison de plain-pied était modeste : deux chambres, un salon, une petite salle à manger avec cuisine et salle de bains. Nous avions un petit jardin à l'avant de la maison et un jardin en longueur à l'arrière, qui s'étirait du perron à la ruelle tout au fond. Il y avait plusieurs grands arbres, ainsi qu'une

mare où nageaient des poissons rouges. En soi, l'endroit n'avait rien de désagréable, mais nous n'avions parfois pas les moyens de l'entretenir et nous devions donc nous en accommoder. Pendant plusieurs années, par exemple, les murs et le toit furent en si mauvais état que la pluie passait au travers. Le perron à l'avant de la maison tombait en ruine depuis le jour de notre arrivée. Papa avait bien essayé de le réparer, mais il rencontrait toujours d'autres problèmes financiers plus pressants. Même les vêtements que Mohamed et moi portions quand nous étions plus jeunes venaient de friperies. Nos chemises et nos chaussures d'occasion ne coûtaient pas plus d'un dollar. Mohamed n'appartenait donc pas du tout à la classe moyenne. Notre père était certes un peintre d'une certaine renommée et notre mère travaillait comme femme de ménage dans des familles blanches, mais il n'était pas toujours facile de joindre les deux bouts. Pourtant, nous ne manquions de rien. Et même si mon frère et moi n'avions pas beaucoup d'argent, même si on ne nous couvrait pas de cadeaux et si on ne cédaient pas à tous nos caprices, le fait d'être ensemble suffisait généralement à nous rendre heureux.

Mohamed et moi partagions une chambre qui mesurait environ six mètres sur cinq – avec son lit juste à côté du mien. Une calamité, pour certains enfants, mais nous, cela nous rapprochait. La nuit, nous avions de longues conversations avant de nous endormir. Il me racontait qu'il nourrissait de grands rêves, qu'il voulait devenir quelqu'un, et qu'un jour, il serait riche et célèbre. Il achèterait une grande

maison à nos parents et une Cadillac haut de gamme, disait-il, et il aurait deux cent cinquante mille dollars en banque. Plus précisément, il disait que les deux cent cinquante mille dollars – c'était toujours le même montant – constitueraient une épargne qui permettrait de sortir notre famille de toute situation désespérée. La plupart des gens trouvaient les ambitions de mon frère tirées par les cheveux, mais pour ma part, j'avais la certitude que Mohamed était l'élu. Je savais depuis toujours qu'il aurait un succès fou.

Bien sûr, si Mohamed rêvait de sa fortune à venir, il n'oubliait pas de s'amuser. Son fameux sens de l'humour remonte à son plus jeune âge. Il adorait plus que tout jouer des tours – des variations sans fin, qu'il échafaudait allègrement à l'intention de quiconque tomberait dans le panneau, c'est-à-dire surtout moi. Un jour qu'il voulait me faire crier, il imagina un plan grandiose : il noua une longue ficelle autour des rideaux de la chambre parentale. Allongé nonchalamment sur son lit, il se mit à tirer dessus pour attirer mon attention : « Hé, Rudy, il y a un fantôme dans la maison ! » s'écria-t-il. L'instant d'après, je réveillai mes parents en hurlant que la maison était hantée. Papa, se précipitant dans notre chambre pour voir de quoi il retournait, découvrit immédiatement la ruse. « Cassius Junior, tu veux bien arrêter de jouer des tours à ton petit frère ! » lança-t-il, les yeux bouffis par le manque de sommeil. L'emploi de « Junior » était censé montrer son mécontentement – mais il en fallait plus

pour faire peur à Mohamed. « Je t'ai vraiment bien eu, Rudy », répétait-il souvent, plié en deux. Cela aurait presque pu devenir son slogan.

Mohamed aimait tout, dans notre quartier. Nous avions des voisins plutôt sympathiques et il régnait généralement l'ambiance d'une communauté soudée. Ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était les inépuisables occasions de faire des bêtises et de semer la pagaille avec un groupe de gamins de son acabit. Mon frère, comme je l'ai déjà mentionné, était un meneur, il avait accédé naturellement au sommet de cette hiérarchie naturelle qui s'établit toujours dans un groupe d'enfants. J'étais son éternel complice, je le laissais diriger tandis que je restais en arrière-plan, traînant devant la maison ou près du petit restaurant à l'angle. Il y avait un autre coin de rue un peu plus loin où nous aimions jouer aux dés et à d'autres jeux, à l'abri du regard de nos parents.

Nous jouions bien évidemment avec les jouets que nos parents pouvaient nous offrir, mais, comme la plupart des enfants, nous en fabriquions aussi. Un manche à balai devenait un cheval quand on y attachait un morceau de ficelle et qu'on grimpeait dessus et qu'on hurlait à pleins poumons en dévalant la rue dans la plus grande insouciance. Et bien sûr, comme tous les garçons de l'époque, notre bande de copains jouait aux cow-boys et aux Indiens. Mohamed, qui menait le jeu, insistait systématiquement pour faire le cow-boy et

m'imposait d'incarner l'Indien. En ce temps-là, dans les westerns, les cow-boys représentaient les bons et les Indiens, les méchants. Mon frère voulait toujours jouer le gentil parce que c'était forcément celui qui gagnait.

Nous nous amusions bien, mais déjà tout petits, mon frère et moi étions en rivalité. Comme nous n'avions pas de grande différence d'âge, nous nous lancions des défis dans presque tous les domaines. Mohamed en particulier, s'évertuait à triompher dans tous les jeux et les compétitions auxquels il participait – que ce soit pour voir qui courait le plus vite, qui sautait le plus haut, les parties de billes, d'osselets, ou encore de cache-cache. Perdre était tout simplement inenvisageable pour lui. Dans les années 1950, le catch était un sport populaire, et nos parents le regardaient avec ferveur à la télévision – du moins quand ils arrivaient à faire fonctionner notre poste. Mon frère essayait donc d'imiter les catcheurs qu'il voyait à la télévision, et ce généralement à mes dépens. Cela virait parfois un peu au chahut tandis que nous luttions dans le salon, mais il n'avait pas forcément le dessus. Plus jeune, je dépassais toujours mon frère de quelques centimètres, lui qui était bien plus mince que moi et plutôt dégingandé. Il ne s'intéressait pas particulièrement au sport avant de commencer à boxer – il y avait des enfants plus imposants que lui sur le plan physique, même s'il était rapide et avait l'esprit de compétition.

Il n'appréciait par ailleurs ni le basket-ball ni le base-ball, des sports que presque tous les garçons de notre âge aimaient pratiquer le plus souvent possible.